

bulletin hors-série n°1
de la Société linnéenne de Lyon

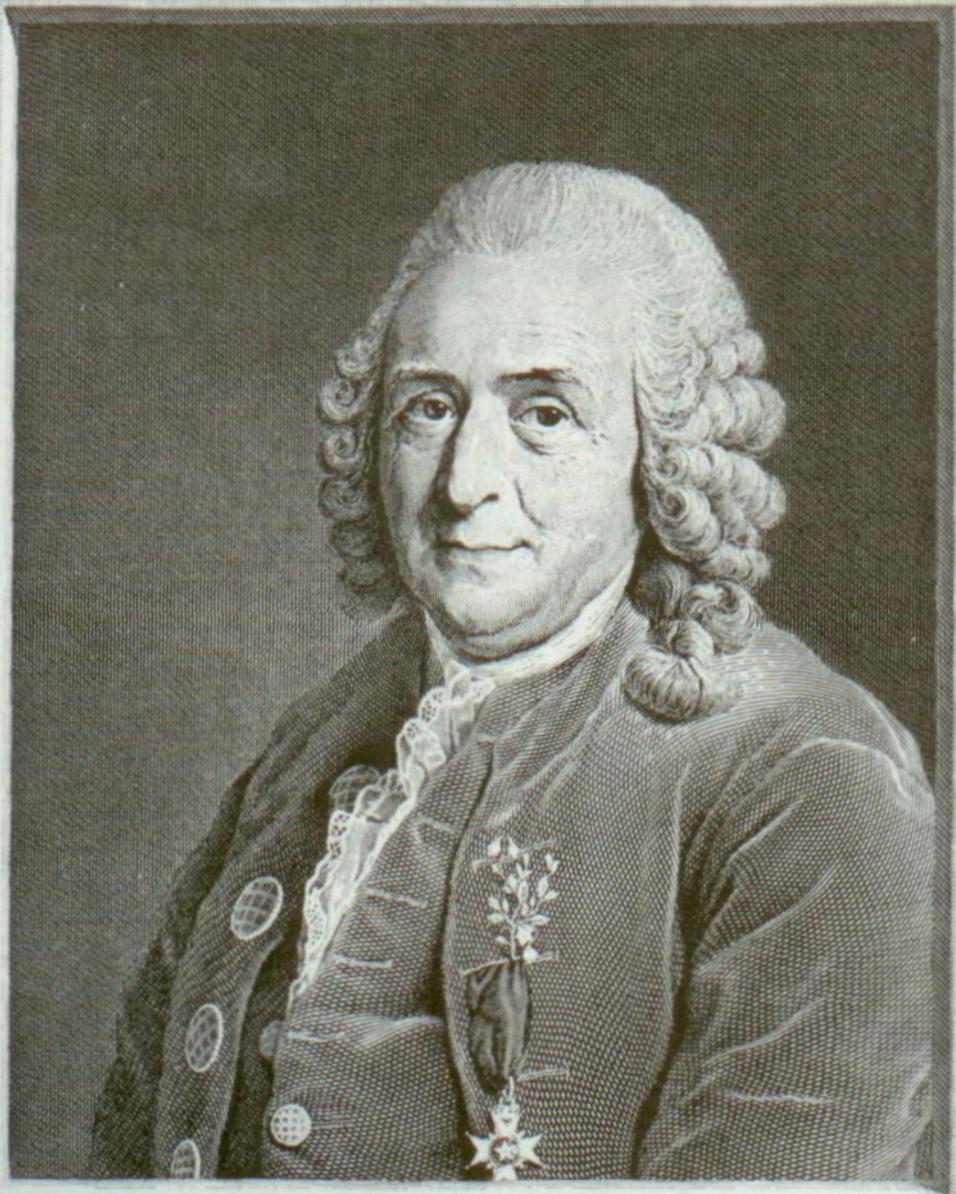
2009

LINNÉ ET LE MOUVEMENT LINNÉEN À LYON

la Société Linnéenne de Lyon
et son patrimoine scientifique



Société linnéenne de Lyon, reconnue d'utilité publique, fondée en 1822
33 rue Bossuet • 69006 Lyon • Tél. et fax : +33 (0)4 78 52 14 33



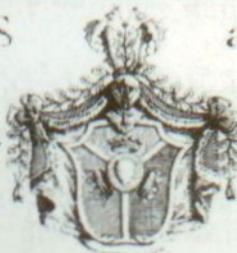
Roslin Pinxit.

CAROLUS

a LINNÉ

Clément Bervie Sculp.

*Eques Ordinis Reg. Stellæ
Medicinæ et Historiæ Natur.
Upsaliens. Acad. R. Scientiarum
Petrop. Berol. etc. Socius.*



*Polaris, Regis Sveciæ Archiater;
Professor in Universit. Reg.
Stockholm. Upsal. Paris. Londin.
Dominus de Hammarby.*

Le portrait de Linné peint par Alexander Roslin (artiste suédois, l'un des grands portraitistes du XVIII^e siècle) a été exposé à l'Académie royale à Paris en 1779 et reproduit à plusieurs reprises par la gravure, en particulier par Clément Bervie (1756-1822) dont la signature figure en bas à droite. Ce portrait a été donné à la Société linnéenne en 1972 par Gunnar W. Lundberg, fondateur de l'Institut Tessin à Paris.

La réception de Linné et le mouvement linnéen à Lyon de 1750 à 1830

Christian Bange

Résumé. - Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, tout comme de nombreuses villes de province, Lyon a bénéficié de la création de jardins botaniques, d'abord à l'Ecole royale vétérinaire fondée par Bourgelat en 1763, puis, après une tentative sans lendemain d'un Jardin botanique public, dans le cadre de l'Ecole centrale du Rhône en 1795 (devenu ensuite Jardin municipal). Le premier jardin a été établi par Rozier et Claret de la Tourrette, qui ont publié à l'usage des étudiants vétérinaires des *Démonstrations élémentaires de botanique* (1766) exposant la méthode linnéenne. Les autres jardins ont été créés par Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814). Celui-ci a réédité les *Démonstrations élémentaires de botanique*, puis publié une édition des principales œuvres de Linné et, après la Révolution, assuré l'enseignement de l'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Rhône puis au Jardin botanique municipal (cours suivis par un nombreux public). Plusieurs autres naturalistes lyonnais de la même époque (Villers, Jolyclerc, Mouton-Fontenille) ont également participé par leurs publications à la diffusion des principes linnéens. La création en 1822 de la Société Linnéenne de Lyon, regroupant d'anciens élèves de Gilibert et quelques anciens auditeurs des cours professés par Lamarck et Haüy au muséum de Paris, s'inscrit dans le prolongement de ce mouvement linnéen lyonnais, très actif certes, mais en même temps critique, tout à la fois attaché aux traditions du passé (celles de Tournefort et de Haller, par exemple) et ouvert aux idées nouvelles (celles de Linné, puis de Jussieu).

Linnaeus reception in Lyons from 1750 to 1830

Summary. - During the second half of the XVIIIth century, as many provincial cities in France, several botanical gardens were established in Lyons, mainly at the Ecole royale vétérinaire (1763) and later at the Ecole centrale du Rhône (1795), the first by Claret de la Tourrette (with the help of Rozier), the second by Gilibert. These two botanists, and some other Lyonnese naturalists (as Villers, Jolyclerc and Mouton-Fontenille), were very active in the diffusion of Linnean principles, either by teaching or by reediting or translating Linnaeus works. In 1822, some of their ancient students met together to found the Société Linnéenne de Lyon, aimed at the study of natural sciences.

Les sciences naturelles à Lyon à partir de la Renaissance

Le siècle d'or de Lyon a été le XVI^e siècle. Des foires internationales dotées de nombreux privilèges en avaient fait le plus grand centre financier européen ; les banquiers italiens y avaient établi des comptoirs importants, leur permettant, entre autres choses, de prêter des sommes considérables aux rois de France ; les industries de luxe y étaient florissantes, telles que le tissage de la soie ou l'imprimerie – les premières presses ont été établies dès 1472 – et les membres des professions libérales (juristes ou médecins) y prospéraient. Lyon comptait une cohorte de naturalistes actifs, liés entre eux par des liens d'amitié, qu'attestent les dédicaces d'ouvrages aussi bien que les échanges de compliments en vers latins. Souvent diplômés de Montpellier, ou sur le point de le devenir, ils exerçaient, comme Rabelais, des fonctions à l'Hôtel-Dieu – c'est le plus ancien hôpital de l'Occident, fondé au VI^e siècle par le roi Chilbert – ou gravitaient, comme Rondelet ou Bauhin, autour des imprimeurs et libraires fortement implantés dans la ville. On leur doit l'édition d'ouvrages scientifiques de premier ordre rédigés par des savants dont plusieurs ont séjourné durablement à Lyon, par exemple Jacques Daléchamps (1513-1588), auteur de l'*Historia generalis plantarum* (1586) qui est mort à Lyon (JACQUET, 1996). La botanique en particulier brille à Lyon dès le milieu du XVI^e siècle. C'est précisément à

cette époque que le plus ancien de tous les herbiers de plantes sèches ayant survécu aux injures du temps a vu le jour à Lyon, établi par un jeune étudiant de l'Hôtel-Dieu, Jehan Girault, en 1553 (SAINT-LAGER, 1885). Sans vouloir minimiser les mérites de Girault, il faut sans doute rendre aux naturalistes italiens l'invention des herbiers de plantes sèches : on attribue communément à Lucas Ghini (1490-1556) l'honneur d'avoir eu le premier l'idée de créer un herbier de plantes sèches, initiative rapidement suivie par ses élèves et qui a peu à peu relégué dans l'ombre les anciens herbiers ou herbolayres, qui sont des recueils de planches gravées. Qu'un modeste étudiant ait pu adopter cette pratique en 1553 à Lyon, ville où beaucoup de médecins et de naturalistes formés à Montpellier effectuaient des séjours plus ou moins longs et confiaient aux éditeurs lyonnais le soin de publier leurs œuvres, montre que Montpellier a probablement des titres à faire valoir, sinon dans l'invention elle-même, du moins dans sa diffusion en France.

Les éditeurs lyonnais du XVI^e siècle ont édité un assez bon nombre d'ouvrages marquants dans le domaine de la médecine et des sciences naturelles, zoologie ou botanique, qu'il s'agisse d'éditions originales, comme les *Libri de Piscibus Marinis et Universae aquatiliu Historiae* de Rondelet (édités en français trois ans plus tard sous le titre d'*Histoire entière des Poissons*, 1558) et l'*Historia generalis plantarum* de Daléchamps publiée par Guillaume Rouillé à Lyon en 1587, ou de réimpressions, comme celle de l'*Historia stirpium* de Fuchs (fig. 14, p. IX). Des traductions des auteurs de l'Antiquité ont été également publiées à Lyon, telle l'*Histoire naturelle* de Pline ainsi que les *Commentaires* de Mathiolo sur Dioscoride traduits en français par Antoine du Pinet, seigneur de Nauroy (originaire de la Franche-Comté, mais résidant pendant longtemps à Lyon où ses ouvrages ont été édités). Pour illustrer cette traduction, l'éditeur, Gabriel Cotier, fit graver sur bois près de 2 000 figures qui reproduisaient les figures dessinées par Giorgio Liberale, d'Udine, pour l'édition latine originale des *Commentaires* de Matthiolo publiée à Venise. Si l'ouvrage botanique majeur publié à cette époque à Lyon est bien l'*Historia generalis plantarum* de Daléchamps, le plus populaire est une adaptation française qui en a été donnée par Jean des Moulins (1530-c.1620) sous le titre d'*Histoire générale des plantes* publiée à Lyon en 1615 et rééditée en 1653.

Par la suite, au XVII^e siècle, les noms que l'on peut citer ont certes moins d'éclat dans l'histoire des sciences que celui de Daléchamps, mais la tradition scientifique qui avait été établie ne s'est pourtant jamais interrompue, comme en témoigne Jacob Spon, médecin et érudit lyonnais (1645-1685), connu pour son *Voyage en Orient*, dans lequel figure des données botaniques ; il donne une liste des « Curieux » de Lyon en annexe à son ouvrage *Recherches des Antiquités et curiosités de la ville de Lyon* (SPON, 1673)¹. Cette liste montre que la botanique est toujours en haute estime à Lyon, y compris parmi les titulaires d'offices, et que le goût d'entreprendre des collections d'histoire naturelle commence à se répandre. Comme le dit Antoine Schnapper, c'est dès cette époque que la tulipe et la coquille prévalent peu à peu sur les tableaux ou les médailles dans les préoccupations des collectionneurs (SCHNAPPER, 1988).

1 - On y relève les noms de plusieurs naturalistes ou amateurs de plantes rares : « Mr Philibert, fils de l'Exconsul qui a un jardin à la Cote ; Mr Grabuzat, en Bellecour, Fleurs et ouvrages de tour ; Mr Gasp. Benoist, à la Montée des Carmélites ; Mr Berthier, Fleurs, Entes, autres raretés, proche les Chartreux ; Mr Galand, Conseiller au Présidial, Plantes de Médecine, Fleurs rares ; Mr Guillemain, Maître Apothicaire, a un joly jardin de simples ; Mr Henry Moze qui est aussi Maître Apothicaire, Livres de plantes sèches et curiosités naturelles : où il est bien connoissant. » (SPON, 1673, p. 204-206).

Vers la fin du XVII^e siècle, un libraire lyonnais publie sous le nom d'*Histoire des plantes de l'Europe* un ouvrage apparemment anonyme, connu couramment sous le nom de « Petit Bauhin » (ANONYME, 1671). Pourquoi cette désignation ? Elle découle du titre de l'ouvrage : *Histoire des plantes de l'Europe et des plus usitées qui viennent d'Asie, d'Afrique et d'Amérique ; Où l'on voit leurs figures, en quel temps elles fleurissent et le lieu où elles croissent ; Avec un Abrégé de leurs Qualités et de leurs vertus spécifiques : Divisée en deux Tomes, et rangée suivant l'ordre du Pinax de Gaspard Bauhin*². En réalité, l'auteur s'est borné à exploiter le résumé des *Commentaires* de Matthioli d'Antoine du Pinet publié à Lyon en 1561 par Cotier et surtout à réimprimer les bois gravés qui en constituaient l'illustration, en ajoutant les noms adoptés par Gaspard Bauhin, ainsi que les noms vulgaires en plusieurs langues (fig. 19, p. XIV). Mais, comme Gilibert lui en fait le reproche, il n'a pas su tirer parti des descriptions de Jean Bauhin. Malgré sa médiocrité scientifique, l'ouvrage a été un best-seller, comme l'atteste le grand nombre des éditions données entre 1671 et 1766. Il est clair qu'en se restreignant à l'Europe, l'éditeur, J. B. de Ville, libraire à Lyon (qui est peut-être l'auteur de l'ouvrage) entendait procurer un ouvrage portatif et simplifié, mieux à même de séduire un large public qu'une somme exhaustive comme l'était encore l'*Histoire générale des plantes*. Seul point original, l'auteur ajouta des localités françaises, pour la plupart des environs de Lyon, du mont Pilat et aussi du Bugey. Ainsi, autant qu'une flore d'Europe, l'ouvrage anonyme de 1671 pouvait servir de flore lyonnaise.

Cet intérêt pour la botanique est toujours manifeste au cours de la première moitié du XVIII^e siècle. Les sciences connaissent à Lyon une grande faveur et sont largement représentées à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres locale, fondée en 1700. On mentionnera Jean-Baptiste Goiffon (1658-1730), médecin originaire de Cerdon en Bugey, très réputé à Lyon (ce qui lui vaudra l'honneur d'un anoblissement par suite de son accession à l'échevinage) ; il initia Antoine de Jussieu à la botanique. Il rédigea une flore lyonnaise qui ne fut pas publiée ; le manuscrit est conservé à la bibliothèque du Muséum, à Paris, et son herbier se trouve au Jardin botanique de Lyon. Les noms d'Antoine de Jussieu (1686-1758) et de ses frères Bernard (1699-1777) et Joseph (1704-1779), issus d'une lignée de notaires et d'apothicaires lyonnais, sont évidemment beaucoup plus célèbres que celui de leur maître, mais leur carrière scientifique se déroula essentiellement à Paris, au Jardin du roi et à l'Académie des sciences, ainsi qu'à Versailles au jardin botanique que le roi Louis XV fit aménager à Trianon pour son usage personnel. Les Jussieu étaient en relations suivies avec les académiciens lyonnais, naturalistes ou pas, et les échos de leurs découvertes parvenaient à Lyon. Les Lyonnais de passage à Paris ne manquaient pas de leur rendre visite et en recevaient le meilleur accueil. En mars 1722, Bottu de Saint-Fonds, lieutenant de la Sénéchaussée de Beaujolais et subdélégué à Villefranche, exprime le regret d'avoir appris trop tardivement le bref passage de Bernard de Jussieu à Lyon : il n'eût pas manqué cette occasion de venir à Lyon afin de le voir, ayant de plus gardé un excellent souvenir de l'accueil que Jussieu lui avait réservé lorsqu'il poursuivait ses études à Paris. Il est donc manifeste que leur influence restait considérable dans leur ville natale, et les Lyonnais éprouvaient d'ailleurs une véritable fierté de ce que la ville

2 - Sur cet ouvrage, voir MOUTON-FONTENILLE (1806) ; SARGNON (1883) ; MAGNIN (1889). Gilibert a signalé une édition de 1650, chez Rigaud, mais elle est inconnue des bibliographies botaniques modernes ; il s'agit probablement d'une confusion avec une réédition de l'*Histoire générale des plantes*.

avait donné naissance à des savants si estimés³. Peut-être est-ce là ce qui va favoriser des vocations de botanistes au sein de la bonne société lyonnaise. En tout cas, c'est dans le milieu de la magistrature lyonnaise, où l'on est académicien de père en fils, que se recrute un des personnages sur lesquels je vais m'arrêter, en raison du rôle qu'il joue dans la création du jardin de l'Ecole vétérinaire et dans la diffusion du linnéisme : il s'agit de Marc-Antoine Claret de la Tourrette (1729-1793).

Les débuts de la période linnéenne à Lyon : Claret de la Tourrette et l'enseignement de la botanique à l'Ecole vétérinaire

Avec ce personnage, nous entrons dans le vif du sujet. Jusqu'à présent, nous avons surtout rencontré des médecins, même si quelques amateurs de tulipes se mêlent à eux. Le milieu du XVIII^e siècle constitue pour notre étude une date charnière, et cela tient largement à Linné (1707-1778). Il convient ici de souligner ce que la popularisation de la botanique, tout spécialement de la botanique linnéenne, doit à Jean-Jacques Rousseau, qui a parfaitement compris la portée philosophique de l'entreprise du savant suédois (DROUIN, 2000). Il est en effet légitime de le citer dans le cadre de notre étude : il fut membre correspondant de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Lyon, ville où, comme on le sait, il séjourna à plusieurs reprises ; il fut lié avec plusieurs personnages importants de cette cité, en particulier avec la famille Boy de la Tour qui lui donna asile en Suisse ou à Lyon. Rousseau a lui-même conté comment il devint botaniste lors du séjour qu'il fit, de 1762 à 1765, au Val de Travers, grâce à l'hospitalité des Boy de la Tour. C'est pour les enfants de Madame Boy de la Tour qu'il écrivit ses *Lettres sur la Botanique* qui ont suscité, jusqu'au XX^e siècle mainte vocation de naturaliste. Grand admirateur de Linné, Jean-Jacques se référait à sa méthode : elle rendait, selon lui, la botanique aisée à pratiquer pour les amateurs, qui pouvaient désormais rivaliser avec les médecins et les apothicaires, professionnellement les meilleurs connaisseurs des plantes. Un de ses correspondants botanistes était le secrétaire pour les sciences de l'Académie de Lyon, Claret de la Tourrette. Rousseau lui envoya le fruit de ses herborisations, en particulier au mont Pilat.

Qui était Claret de la Tourrette ? Marc-Antoine Claret de la Tourrette (1729-1793) était membre d'une des familles les plus en vues de l'élite nobiliaire et intellectuelle de la cité, anoblie par l'échevinage au XVII^e siècle ; son père, Jacques-Annibal Claret de Fleurieu (1692-1776), président en la Cour des monnaies, qui avait été pendant trois ans prévôt des marchands (1740-44), fut un des fondateurs de l'académie locale, dont il fut le secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres ; il possédait une bibliothèque et un cabinet réputé, contenant « plusieurs tableaux des plus grands maîtres, un très grand nombre de portraits gravés et d'estampes des plus excellents graveurs »⁴ et il entretenait des relations amicales avec Voltaire et avec Rousseau, relations que le fils cultivera également. Le frère aîné de notre naturaliste, Camille-Jacques-Annibal Claret de Fleurieu (1727-1796), premier président du Bureau des finances de Lyon, était l'un des animateurs de la Société

3 - « C'est un homme vraiment célèbre, et qui fait honneur à notre ville », écrit à cette occasion le président Dugas (POIDEBARD, 1900, t. 1, p. 197).

4 - *Almanach de la ville de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais pour l'année 1763*, Delaroche, Lyon, 1763, p. 157.

d'agriculture fondée en 1761. Son plus jeune frère, Charles-Pierre Claret de Fleurieu (1738-1810), officier de marine, admis à l'Académie de Lyon en 1761, se fit connaître par ses recherches tant théoriques que pratiques sur la détermination des longitudes en mer ; il deviendra ministre de la Marine sous Louis XVI, gouverneur du dauphin en 1791, et sera membre de l'Académie des sciences. Marc-Antoine, pour sa part, suivit les traces paternelles, puisqu'il fut, lui aussi, conseiller en la Cour des Monnaies et fut admis en 1754 à l'Académie de Lyon, dont il devint le secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences en 1767 (MAGNIN, 1885 ; DUVAL, 1912 ; JACQUET, 1999). Il fut en outre l'un des animateurs de la Société d'agriculture, en charge de la correspondance étrangère. Nous le voyons présenter à l'Académie des travaux originaux relatifs à l'histoire naturelle, dont quelques-uns furent publiés, par exemple des *Lettres concernant des Recherches sur les Gallinsectes* (1759), puis un *Mémoire sur les monstres végétaux* (1761). Notre naturaliste, dont nous ne savons pas comment il acquit sa culture scientifique (ce fut peut-être à Paris, où il effectua ses études de droit), entra en relation avec Linné, avec qui il échangea une correspondance suivie. Il établit un jardin botanique dans la propriété familiale dont il portait le nom, le château de la Tourrette, à Eveux (devenu célèbre depuis lors par la construction d'un couvent dominicain sur les plans de Le Corbusier), et il créa également un second jardin avec plus de 3 000 espèces dans un clos situé à Lyon même, sur la colline de Fourvière, de façon à pouvoir pratiquer la botanique tout en accomplissant à Lyon ses obligations professionnelles. C'est donc bien naturellement qu'il apporta son aide à Bourgelat, lui aussi issu d'une famille échevinale, lorsque celui-ci fonda à Lyon la première école vétérinaire, qui ouvrit ses portes en 1762.

La fondation de l'Ecole vétérinaire s'inscrit dans le mouvement physiocratique, comme en témoigne la notice qui présente l'école dans l'*Almanach de la ville de Lyon* (1763) :

« L'agriculture est aujourd'hui un des principaux objets de l'attention du Gouvernement. Il y porte l'encouragement et les lumières : il fait mouvoir tous les ressorts qui peuvent animer cette partie ; mais il a senti que pour embrasser tous les moyens d'augmenter par cette branche les richesses réelles de l'Etat, il falloit encore prendre celui-ci. On a besoin du secours et de la force des animaux pour arracher du sein de la terre les productions essentiellement nécessaires à notre subsistance, il faut donc les étudier et connoître l'art de les conserver. [...] L'animal sain et l'animal malade seront l'objet de ces recherche et de ces travaux. »⁵

L'Ecole vétérinaire, qui devint Ecole royale deux ans après sa création, était, comme l'indique la notice, une « Ecole de médecine des animaux » ; les études duraient quatre ans, et portaient principalement sur l'anatomie, la thérapeutique et l'hygiène. Les élèves affluèrent, certains furent dès la première année envoyés en mission dans diverses provinces affligées par des épizooties qu'ils combattirent avec succès, ce qui assura le renom de l'école (HOURS, 1957 ; BOST et BERGAUD, 1985 ; BOST, 1988). D'autres villes souhaitèrent obtenir l'établissement d'écoles semblables, mais seule la capitale bénéficia, en 1764, d'un tel établissement, à Alfort, richement doté, qui connut rapidement un grand succès au point d'éclipser quelque peu l'école de Lyon.

A Lyon, l'Ecole vétérinaire fut établie dans un faubourg situé sur la rive gauche du Rhône, à la Guillotière, au logis de l'Abondance, ancienne auberge entourée d'un

5 - *Almanach de Lyon* (op. cit. n. 4), p. 151.

jardin. Compte tenu de la place occupée par les simples dans la médecine humaine, dont cette école se voulait en quelque sorte la réplique pour les animaux, la botanique y était naturellement à sa place, d'autant plus que si, dans le projet de Bourgelat, l'art vétérinaire s'inscrivait dans le cadre de la maréchalerie et de l'hippiatrique, certains administrateurs souhaitaient que les vétérinaires puissent se substituer dans les campagnes aux chirurgiens ou aux sages-femmes. Ainsi que le dit Gilibert dans l'Avis placé en tête de la 3^e édition, « M. Bourgelat envisagea les secours dont la Médecine vétérinaire pourrait être redevable au Règne végétal comme un motif qui rendoit indispensable aux Elèves les notions les plus essentielles de la Botanique » (GILIBERT, 1787). Claret de la Tourrette créa le Jardin botanique de l'école et fit nommer professeur l'abbé François Rozier (1734-1793). Lorsque Bourgelat partit à Alfort afin d'établir, avec des moyens importants, l'école vétérinaire parisienne, Rozier devint directeur de l'école lyonnaise, mais on lui reprocha de négliger les animaux au profit du jardin botanique et il dut se retirer en 1769. Entre-temps, La Tourrette et Rozier avaient publié à l'usage des étudiants vétérinaires des *Démonstrations élémentaires de botanique* (1766) qui ont connu un succès s'étendant bien au delà de leur public d'origine, car les promotions de l'école de Lyon ne dépassèrent guère la vingtaine d'élèves, dans les années les plus favorables. Pourtant, quatre éditions de cet ouvrage se sont succédées en trente ans. Si l'on en croit un des biographes de La Tourrette, « l'illustre Bernard de Jussieu et depuis son neveu, si digne de lui succéder, en ont [...] constamment recommandé la lecture à ceux qui fréquentaient le jardin de Paris. »⁶

Cet ouvrage, écrit en français (lorsque l'école fut fondée, les élèves vétérinaires devaient être de bonne vie et mœurs et étaient seulement tenus de savoir lire et écrire, même si beaucoup d'entre eux sortaient du collège), contribua grandement à populariser en France les principes de Linné. Pour la première édition, La Tourrette traça le plan de l'ouvrage et en écrivit l'introduction et la partie méthodique, laissant à Rozier le soin de décrire les espèces, ce qui fit attribuer la paternité de l'ouvrage à ce dernier par certains bibliographes, mais Bourgelat n'hésita pas à dire que l'ouvrage était l'œuvre, non de Rozier, mais de La Tourrette et du reste celui-ci s'en reconnaît l'auteur dans une lettre à son ami Allioni, de Turin⁷. Il s'avéra rapidement nécessaire de rééditer l'ouvrage, en 1773, et La Tourrette en profita pour refondre entièrement tout l'ouvrage, y compris la partie descriptive. L'ouvrage connut par la suite deux rééditions procurées par Gilibert, dont nous reparlerons.

Dans cet ouvrage, le vocabulaire descriptif, qui a représenté un des apports les plus précieux de Linné, puisqu'il tendait à éviter toute équivoque et permettait de s'affranchir, en principe, du recours à des gravures nécessairement coûteuses – et d'ailleurs parfois infidèles – y est présenté et illustré par des planches dont plusieurs sont explicitement inspirées de celles qui ont figuré dans des ouvrages de Linné. Dans la partie descriptive, les noms triviaux linnéens sont en usage, suivis de certaines appellations prélinnéennes et des noms français, allemands, anglais et italiens des végétaux, ce qui est probablement à mettre en rapport avec le fait que l'École vétérinaire accueillait des élèves étrangers.

Cependant, il est très instructif de voir, à travers l'exemple de Claret de la Tourrette, les limites du linnéisme : l'auteur ne rompt pas, bien au contraire, avec la botanique de Tournefort. Dans l'introduction, il passe en revue les diverses méthodes, des plus

6 - Bruyset, in GILIBERT (1796), t. 1, p. li.

7 - Hours rapporte la dénonciation de Rozier par Bourgelat en 1768 (HOURS, 1957, p. 30, n. 10). Sur la lettre de La Tourrette à Allioni, voir JACQUET (1999), p. 79.

anciennes, celles d'Aristote et de Théophraste, reprises par Clusius, qui sont établies sur la grandeur et la durée de vie, à celles qui prennent en considération les caractères végétatifs (la méthode des feuilles, de Boissier de Sauvages), et enfin aux méthodes fondées sur les caractères de la fleur et du fruit, tout particulièrement la méthode de Tournefort, avant d'en venir au système sexuel de Linné. L'auteur remarque que « le botaniste suédois s'ouvrit une route nouvelle », et il se défend de vouloir faire une comparaison entre les deux savants: « Toute méthode artificielle a nécessairement des défauts, des vides, des lacunes, des points obscurs ; mais deux méthodes si bien conçues, si bien liées, fondées sur l'observation, s'éclairent mutuellement ; elles ne sauraient errer dans les mêmes parties ; si l'une égare un instant, l'autre ramène au but. »⁸ Aussi n'est on pas étonné de lire un peu plus loin :

« Nous nous bornerons ici aux deux méthodes les plus universellement adoptées, et aux principes les plus généraux. Nous tâcherons de donner une idée du système du Chev. Linné, de son plan et de l'exécution. Nous développerons davantage la méthode de Tournefort, qui a été adoptée dans l'arrangement des démonstrations, par deux raisons : 1° parce qu'étant borné à un petit nombre de plantes, cet ordre est plus facile à saisir, plus commode à expliquer en français ; 2° parce que l'ordre des démonstrations devant être le même que celui du jardin où elles sont faites, la distinction des arbres et des herbes, adoptée par Tournefort, convient mieux à un jardin, que la méthode sexuelle qui, suivant uniquement la marche de la nature, place comme elle la *pimprenelle* au pied du *chêne*. » Le classement du Jardin suit donc la méthode de Tournefort.

A côté des *Démonstrations élémentaires*, Claret de la Tourrette est l'auteur de deux ouvrages botaniques. Le premier, le *Botanicon pilatense*, inséré dans un *Voyage au Mont Pilat* publié en 1770, énumère 527 taxons présents dans la région lyonnaise, répartis entre 324 genres, disposés en utilisant le système sexuel et la nomenclature binomiale de Linné, et en donnant également les références d'auteurs non linnéens⁹. En 1785, cédant aux instances de Gilibert, Claret de la Tourrette se décida à publier, de manière anonyme, une flore lyonnaise sous le titre de *Chloris lugdunensis*. C'est une énumération de tous les végétaux croissant dans le Lyonnais, le Beaujolais, le massif du Pilat, ainsi que le Bugey où La Tourrette effectuait de fréquents séjours dans une terre appartenant à sa famille à Dourtans. Le classement et bien entendu la nomenclature sont, là encore, ceux de Linné ; La Tourrette décrit quelques espèces ou variétés qu'il juge nouvelles, et il emploie pour cela les procédés de la nomenclature binomiale ; mais des espèces qui n'ont été décrites que par Haller sont mentionnées sous le nom que celui-ci leur avait donné¹⁰.

Ce qui est important pour notre propos, dans le cas des *Démonstrations élémentaires de botanique*, c'est l'état d'esprit dans lequel l'ouvrage est écrit. Dans la préface de la troisième édition, publiée vingt ans plus tard, Gilibert mettra l'accent sur le fait qu'il fallait beaucoup d'indépendance de caractère pour proposer en 1766 un enseignement élémentaire de botanique en expliquant les principes de Linné et en employant son

8 - Claret de la Tourrette dans ROZIER et CLARET DE LA TOURRETTE (1766), t. 1, p. 21-22.

9 - Le *Voyage au Mont Pilat* fut publié sous l'anonymat ; l'exemplaire conservé à la Bibliothèque centrale du Muséum de Paris comporte la mention manuscrite du nom de l'auteur ; le *Botanicon pilatense* occupe les pages 109 à la fin ; une citation de Haller figure en épigraphe sur la page de titre : « Regarde avec joie la montagne ornée pour tes usages par le printemps et par la nature. »

10 - La *Chloris lugdunensis* fut également publié sous l'anonymat ; l'exemplaire de la Bibliothèque centrale du Muséum comporte un envoi de l'autographe de l'auteur à Jussieu.

vocabulaire. Il vaut la peine de citer intégralement ce texte qui exprime parfaitement l'accueil réservé à Linné par une élite scientifique qui, à Paris du moins, partageait assez largement les préventions de Buffon envers le botaniste suédois :

« La botanique étoit peu connue, et comptoit en France un petit nombre d'Amateurs. La Médecine et la Pharmacie se contentoient de la connoissance d'un nombre très restreint de Plantes dont les vertus ont consacré l'usage ; les Ouvrages du célèbre Linné, qui depuis longtemps avoient fait parmi les Naturalistes du Nord une révolution heureuse, à peine connus des François, peu appréciés, peu lus, si ce n'est par quelques Savants de nos Provinces méridionales, avoient été peu accueillis dans la Capitale où les Principes du Botaniste Suédois hautement désapprouvés sembloient ne présenter qu'une nomenclature barbare et stérile. L'Encyclopédie récemment publiée ne proposoit que la méthode de Tournefort, et s'étoit restreinte pour les especes aux Plantes les plus utiles. On paroissoit ne demander à la Botanique rien au-delà des secours que le règne végétal peut offrir à la Médecine ou aux Arts : on la dispensoit en quelque sorte d'être un objet de curiosité ou d'instruction ; comme si la curiosité, quelque frivole qu'elle paroisse lorsqu'elle n'a pas de but déterminé, ne conduisoit pas à des découvertes utiles ; comme si les Plantes qui embellissent le séjour de l'homme, ou qui servent à sa nourriture, ne revendiquoient pas leur rang dans l'histoire de la Nature et dans le spectacle imposant qu'elle présente à nos regards et à notre étude. Ces considérations durent restreindre dans des bornes plus étroites un Ouvrage où l'on s'étoit proposé le double but de l'instruction des Eleves de l'Ecole et de celle des Etudiants en Botanique dont le travail n'étoit encore aidé par aucun Ouvrage élémentaire écrit en notre Langue, où les nouveaux Principes de la Science présentés avec méthode pussent en faciliter l'étude. Dès-lors néanmoins M. Gouan, célèbre Botaniste de Montpellier, à qui il fut communiqué avant d'être livré à l'impression, jugea qu'il ne pouvoit être que très-utile. Le succès a justifié son attente : deux éditions nombreuses ont été successivement épuisées ; la seconde l'est depuis long-temps, et le Public en attendoit une nouvelle avec d'autant plus d'empressement que sa confiance se fondoit sur l'utilité reconnue de l'Ouvrage. »

« Mais depuis la publication des Démonstrations élémentaires de Botanique, la Méthode de Linné a étendu ses conquêtes. Tous les naturalistes François se sont approprié ou sa méthode ou son langage, ou la route qu'il s'étoit tracée lui-même. [...] Les caracteres naturels et essentiels des genres, les caracteres essentiels et les descriptions des especes ont été portés à un plus grand degré de perfection et par Linné, et par ses Sectateurs. »¹¹

Jean Emmanuel Gilibert (1741-1814) et l'enseignement municipal des sciences naturelles

A côté de Claret de la Tourrette, et un peu plus jeune que lui, le naturaliste lyonnais le plus marquant de la deuxième moitié du siècle est incontestablement Gilibert.

Né à Lyon en 1741, Jean-Emmanuel Gilibert, qui était le fils d'un négociant aisé, décida de s'orienter vers la médecine plutôt que vers les affaires. Il partit en 1760 à Montpellier pour étudier la médecine, et il suivit avec intérêt le cours de botanique professé par François Boissier de Sauvages (1706-1767), qui, dit-il, « nous expliqua, avec netteté et précision, les Aphorismes botaniques de son illustre ami Linné ; nous fit connaître ses principes, l'étendue de ses vues, en fit l'application aux plantes de son riche

11 - J. E. Gilibert, «Avis sur la troisième édition» (GILIBERT, 1787, t. 1, p. v-vij).

Herbier et à celles que nous lui apportons de la campagne, ou du jardin de l'école. » (GILIBERT, 1798, t. 1, p. i). L'année suivante, il participa aux herborisations dirigées par Antoine Gouan (1733-1821) ; il évoque avec émotion dans la préface de l'*Histoire des plantes d'Europe* (GILIBERT, *ibid.*, p. v-vij) le souvenir des jours heureux passés à étudier la botanique et à herboriser dans la campagne languedocienne sous la direction de ce maître qui fut l'un des introducteurs en France des doctrines et des méthodes de Linné, et qui transmettra ses convictions linnéennes à de nombreux élèves, parmi lesquels figureront plusieurs Lyonnais¹². De retour à Lyon, Gilibert joua un grand rôle dans le rétablissement de l'enseignement médical, assuré par le Collège de médecine. Il proposa d'établir sous le contrôle du Collège un jardin botanique et, encouragé par l'intendant de la ville, il fit l'avance des frais de premier établissement et obtint des envois de plantes de Thouin, jardinier-chef du Jardin des plantes de Paris¹³ ; mais un changement dans l'administration entraîna l'abandon du projet et Gilibert, à moitié ruiné dans l'aventure, fut très heureux d'être appelé en qualité de médecin par le roi Stanislas de Pologne, grâce à l'entremise de Haller, et d'être chargé de fonder l'enseignement de la botanique à l'université de Wilna. Il séjourna quelques années en Lituanie, en étudia la flore et la faune, publia aux frais du roi une *Flora lithuanica* (GILIBERT, 1781), créa un jardin botanique à Grdno et revint à Lyon en 1782 ; il devint alors médecin en chef de la généralité et, à ce titre, il fut chargé d'organiser la lutte contre les épidémies (HOURS, 1957, p. 46, n. 22). Lorsque la Révolution éclata, Gilibert en adopta les idées ; il fut chargé de l'organisation de l'enseignement à l'Institut pour l'éducation publique, qui remplaçait le collège de la Trinité tenu par les oratoriens, et, au début de 1793, il fut pendant une brève période maire de Lyon, puis il présida la Commission populaire et de salut public qui assurait l'administration de la ville révoltée contre la Convention. Après la chute de Lyon, il réussit à s'évader et se réfugia dans le midi, se nourrissant non sans mal de végétaux sauvages, grâce à ses connaissances botaniques¹⁴. A son retour à Lyon, il fut gratifié en 1795 de la chaire d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du département du Rhône, à laquelle était théoriquement annexé un cabinet d'histoire naturelle ainsi qu'un jardin botanique ; Gilibert s'employa activement à les organiser, ainsi que la bibliothèque de l'Ecole. Des auditeurs fervents se pressaient à ses leçons, mais, comme toutes les écoles centrales créées sous le Directoire, celle de Lyon n'eut qu'une existence éphémère, étant supprimée par Napoléon en 1802 lors de l'établissement des lycées. Cependant Gilibert avait réussi à développer le cabinet d'histoire naturelle hérité de l'ancienne Académie, installé au Palais Saint-Pierre où il donnait ses cours, et il n'a pas perdu l'occasion d'établir un jardin botanique, dans le clos d'un ancien monastère situé à la Déserte, au pied de la Croix-Rousse¹⁵.

Ce jardin – c'était le troisième créé par Gilibert ! – a heureusement subsisté après la suppression des écoles centrales, car il fut pris en charge par la ville et il servit de cadre à l'enseignement municipal des sciences naturelles, notamment de la botanique, par son créateur, devenu directeur du Jardin botanique et professeur municipal d'histoire

12 - Sur François Boissier de Sauvages (1706-1767) et sur Antoine Gouan (1733-1821), voir entre autres DULIEU (1967 ; 1969) ; DURIS (1993) ; CLAP (1994).

13 - Gilibert, lettre à Thouin, 28 octobre 1779 (manuscrit autographe, Bibl. centrale du Muséum, Paris) ; sur le projet de ce jardin, voir DUVAL (1910).

14 - Gilibert a lui-même raconté ses études, son séjour en Lituanie et sa fuite dans les Cévennes dans l'introduction à l'*Histoire des plantes d'Europe* (GILIBERT, 1798). Sur Gilibert, voir ROUSSET (1962) ; KOTTEK (1991) ; DASZKIEWICZ (1999). Son oeuvre en Pologne et en Lituanie a été étudiée par SŁAWIŃSKI (1925) et DASZKIEWICZ (1995), [Bibl. Centr. Muséum].

15 - Sur le jardin de l'Ecole centrale du Rhône, voir ROUX (1913).

naturelle. L'enseignement portait en hiver sur la zoologie (Gilibert avait publié une traduction de la partie du *Systema Naturae* de Linné consacrée aux mammifères) et en été sur la botanique. S'il fut le principal créateur du Jardin avec Paul Cayre (1736-1815), député du Rhône au Conseil des Cinq Cents, puis au Corps législatif, qui profitait de ses séjours à Paris pour obtenir des végétaux rares destinés au jardin lyonnais, Gilibert reçut l'aide de deux collaborateurs, Nicodemi, un botaniste napolitain, ancien élève et collaborateur de Cyrillo, obligé de fuir Naples en 1799 après la chute de la République Parthénopéenne et la mort de Cyrillo, qui avait le titre de directeur du Jardin, et Madiot, jardinier en chef, qui devint assez rapidement directeur de la pépinière départementale. Nicodemi disparut en 1804 (il était dépressif, et l'on pense qu'il se suicida) et il ne fut pas remplacé¹⁶. Gilibert dut alors assurer simultanément l'enseignement de l'histoire naturelle et la direction du Jardin. En même temps, comme il l'indique dans une lettre à Thouin, il exerçait la médecine, et il était, selon ses propres termes, « devenu avec le temps le médecin le plus occupé de notre grande ville. » Aussi, à partir de 1808, il obtint d'être aidé par deux collaborateurs, son fils Stanislas, docteur en médecine, en qualité de conservateur du Cabinet d'histoire naturelle et chargé de l'enseignement de la géologie, et l'abbé Dejean (1763-1842) en qualité de directeur du Jardin botanique, chargé en outre d'un cours sur les insectes¹⁷. Faute d'un local spécialement consacré à l'enseignement, les cours avaient lieu au Cabinet ou dans la serre du Jardin.

Gilibert eut un nombreux auditoire (une quarantaine d'auditeurs chaque année, d'après GÉRARD (1896), et il sut captiver l'attention d'élèves dont certains, issus de l'aristocratie ou retraités du monde des affaires, se consacrèrent bientôt exclusivement à la botanique. Parmi eux figuraient un certain nombre de dames. On sait que les femmes, appartenant souvent à la haute société, étaient relativement nombreuses au cours des années 1800 à Paris, dans l'auditoire de Desfontaines au muséum et on leur réservait les premiers bancs de l'amphithéâtre. Il y eut également à Lyon des femmes distinguées parmi les auditeurs de Gilibert. L'une de celles-ci, Madame Lortet, née Clémence Richard, épouse du trésorier payeur général du Rhône, se fit la collaboratrice bénévole du professeur ; elle herborisait inlassablement autour de Lyon plusieurs fois par semaine, apportait des plantes servant aux démonstrations et elle fournit une aide décisive pour la publication du dernier ouvrage botanique du vieux savant, le *Calendrier de Flore*, publié en 1809, qui constituait une véritable flore lyonnaise (GILIBERT, 1809). Bien que l'ouvrage ne soit signé que de Gilibert, la contribution de Mme Lortet (que Gilibert indique d'ailleurs avec précision) était connue de tous ses contemporains ; Clémence Lortet ne tenait vraisemblablement pas à imiter Victorine de Chastenay, auteur elle aussi d'un *Calendrier de Flore* entièrement dépourvu de valeur scientifique. Nous retrouverons Madame Lortet, ainsi que plusieurs des élèves de Gilibert, lorsque nous parlerons de la fondation de la Société Linnéenne de Lyon.

Gilibert est mort à Lyon en 1814. Il ne fut pas remplacé dans la chaire municipale d'histoire naturelle. Le Jardin fut maintenu et continua d'avoir pendant quelques années Dejean pour directeur, qui assura l'enseignement de botanique jusqu'alors dispensé par Gilibert.

16 - Sur Nicodemi, voir MAGNIN (1890, 1892).

17 - Sur Dejean, voir MAGNIN 1890. Stanislas Gilibert (1780-1870) avait suivi à Paris les enseignements du Muséum (BANGE, CORSI et DURIS, 2000) ; il jouera par la suite un rôle important dans l'établissement de l'école de la Martinière à Lyon.

Le nom de Gilibert reste attaché à une réédition des œuvres de Linné qui a connu un réel succès à la fin du XVIII^e siècle¹⁸. A ce titre, il passe pour linnéen, bien que, dans ses premiers ouvrages, Gilibert se montre clairvoyant, voire critique, vis-à-vis de Linné ; dans la *Flora lithuanica* (1781), il n'a suivi ni la méthode sexuelle, lui préférant une classification plus naturelle, ni même la nomenclature linnéenne (tout en la mentionnant en synonymie). Toutefois, un peu plus tard, lorsqu'il fut chargé de la réédition des *Démonstrations élémentaires de Botanique*, tout en conservant le plan de Claret de la Tourrette, et en suivant, comme lui, la méthode de Tournefort, il n'hésita pas à consacrer un volume complet à la description (en latin) des espèces classées selon le système sexuel, si bien que l'ouvrage relativement portatif qu'était au début les *Démonstrations élémentaires* de La Tourrette devint lors de la quatrième édition, publiée en 1796, un traité en quatre volumes, comportant plusieurs dissertations latines, auxquels s'ajoutaient deux volumes in-quarto de planches. Nombre de celles-ci (253) avaient été gravées sur cuivre, fort longtemps auparavant, en vue d'illustrer un ouvrage de Richer de Belleval (1558-1625), le célèbre fondateur du Jardin des plantes de Montpellier, ouvrage qui demeura inédit par suite de la mort de son auteur ; Gilibert avait pu faire l'acquisition de ces cuivres. On est loin de la simplicité des premières éditions, destinées à un public populaire. Dans l'*Histoire des plantes d'Europe*, Gilibert s'expliquera sur le choix du latin pour expliquer le système linnéen, choix dû, selon lui, à la volonté de l'éditeur.

En 1798, Gilibert publia en français une *Histoire des plantes d'Europe*, en reprenant les mêmes figures (fig. 20, p. XV) qui avaient assuré la faveur du public au fameux « Petit Bauhin »¹⁹. Lorsque l'on compare l'*Histoire des plantes d'Europe* de Gilibert et le « Petit Bauhin », c'est-à-dire l'ouvrage au titre analogue publié anonymement un siècle auparavant, on saisit immédiatement ce que la précision des descriptions doit à Linné qui a imposé un ordre méthodique et défini un vocabulaire rigoureux permettant, à la limite, de se passer de figures. C'est à cela, ainsi que dans l'emploi désormais aisé d'une nomenclature standardisée, grâce à sa structure binomiale, qu'il faut repérer l'influence linnéenne, beaucoup plus probablement que dans l'usage du système sexuel auquel Linné lui-même attribuait une valeur essentiellement pratique (quoique rigoureuse), en attendant qu'une authentique méthode naturelle puisse lui être substituée. Au total, 1 998 plantes sont décrites, dont 810 sont figurées. L'ouvrage a sans doute connu un certain succès, car une seconde édition parut en 1806, toujours à Lyon, mais chez Amable Leroy. Le titre a été quelque peu modifié : c'est toujours *Histoire des plantes d'Europe et étrangères les plus communes, les plus utiles et les plus curieuses*, mais on y a ajouté *ou Elémens de Botanique pratique*, ce qui rappelle les *Démonstrations élémentaires de Botanique* de Claret de la Tourrette, dont Gilibert avait assumé la révision pour les troisième et quatrième éditions.

18 - Gilibert a publié, sous le titre très général de *Systema plantarum Europae* (1785), une édition du *Species plantarum* (l'édition originale avait été publiée en 1753) et édité, sous le titre de *Fundamenta botanicorum* (1787), d'autres ouvrages de Linné ainsi qu'une partie de la collection des thèses préparées sous sa direction (*Amoenitates academicae* ; la publication princeps des *Amoenitates academicae* s'était échelonnée de 1749 à 1785). S'y ajouta un ouvrage d'inspiration linnéenne un peu plus personnel, intitulé *Exercitia Phytologica, quibus omnes Plantae Europaeae, quas vivas invenit in variis herbationibus seu in Lithuania, Gallia, Alpibus analysi nova proponuntur, ex typo naturae describuntur [...]*, Lyon, 2 vol., 1792.

19 - Sur l'*Histoire des plantes d'Europe*, voir BANGE (2003).

L'ordre suivi dans chaque section de l'ouvrage est celui de Linné. Gilibert en reconnaissait les inconvénients mais il en vantait les mérites au point de vue didactique, ce qui permet de penser que sa conversion au linnéisme était sincère, et pas dictée uniquement par la commande d'un éditeur ou le désir de profiter de l'engouement que l'on voit se manifester en France pour Linné, quelques années avant la Révolution (notons que le *Systema* fut publié en 1785, donc un peu avant le triomphe français de Linné). Écoutons Gilibert :

« Plus nous nous occupons de botanique, plus nous sommes convaincus que cette méthode de Linné, si décriée par quelques uns de ses contemporains jaloux de sa gloire, est la plus uniforme dans sa coordination, la plus ingénieuse et qu'elle conserve autant de familles naturelles qu'aucune autre méthode artificielle ; elle ne le cède, sur cet article, qu'à celle de Tournefort. » (GILIBERT, 1798, t. 1, p. xxi).

L'usage du système sexuel n'avait rien que de normal en 1798 et il témoignait même d'un esprit porté vers l'innovation, car la méthode de Tournefort continuait d'être prisée par maints botanistes. Quant à l'adoption de la classification naturelle de Jussieu par les auteurs de flores, si l'on fait abstraction de la *Flora galloprovincialis* de Gérard, publiée en 1761 et qui pose à ce point de vue plus d'une énigme²⁰, elle n'interviendra que peu à peu, et nettement plus tard, une fois que Lamarck et A. P. de Candolle l'auront popularisée dans la troisième édition de la *Flore française* (1805).

L'ouvrage était avant tout un manuel d'herborisation pour les débutants, tout en servant de vade-mecum aux amateurs français lancés sur les routes de l'Europe – les circonstances du temps vont d'ailleurs les multiplier. Ainsi, les 1 900 plantes décrites étaient-elles à la fois représentatives des diverses classes de plantes, cryptogames aussi bien que phanérogames, assez faciles à observer, vu leur banalité, assez aisées à mémoriser vu leur nombre restreint, et, de surcroît, leur étude était facilitée par les nombreuses figures dans le texte.

On voit donc Gilibert osciller entre méthode naturelle et système sexuel, entre Tournefort, Linné, et Jussieu.

Autres naturalistes linnéens à Lyon : Villers, Jolyclerc, Mouton-Fontenille

D'autres botanistes lyonnais se firent les propagateurs des idées linnéennes. C'est le cas de Charles-Joseph de Villers (1724-1810), qui herborisa avec La Tourrette ainsi qu'avec Commerson et publia une entomologie linnéenne, et de Nicolas Jolyclerc, fils d'un échevin lyonnais, qui traduisit plusieurs ouvrages de Linné et enseigna les sciences naturelles aux Ecoles centrales de Tulle, puis de Beauvais (MAGNIN, 1906 ; DURIS, 1996). C'est aussi le cas de Mouton-Fontenille.

Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, Marie-Jacques-Philippe Mouton-Fontenille de la Clotte (1769-1839) se fixa à Lyon, où il avait, semble-t-il, des attaches familiales, et devint professeur d'histoire naturelle au Lycée impérial puis à la Faculté des sciences nouvellement établie (1808).

20 - Voir à ce sujet WILLIAMS (1988) ; il convient cependant d'observer que la classification naturelle établie par les Jussieu dans le jardin de Trianon, puis au Jardin des plantes à Paris, était bien évidemment connue des visiteurs de ces jardins, et avait été appliquée par plusieurs responsables de jardins botaniques créés en province.

Pendant les années dangereuses de la Révolution, Mouton-Fontenille excursionna en Dauphiné en compagnie de Villars. Il observa la différence existant entre la flore des montagnes calcaires et celle des montagnes siliceuses et publia à ce sujet en 1798, comme appendice aux *Tableaux des systèmes de botanique généraux et particuliers*, un mémoire (dont il reprendra l'essentiel plus tard dans sa traduction du *Species plantarum*) intitulé *Observations sur les différentes espèces de végétaux propres aux montagnes calcaires et granitiques des environs de Grenoble*.

Ardent propagateur des doctrines linnéennes, Mouton-Fontenille donna une traduction française du *Species plantarum* de Linné, qui a connu deux éditions, la seconde étant intitulée très explicitement : *Linné François* (MOUTON-FONTENILLE, 1809). A deux reprises, en 1802 après la disparition de Nicodemi, puis en 1814, au moment du décès de Gilibert, il fut question de Mouton-Fontenille pour occuper le poste de directeur du Jardin botanique, mais ces propositions (ou ces demandes) n'eurent pas de suite et il dut se contenter d'occuper, après le décès de Gilibert, le poste de directeur du Cabinet d'histoire naturelle, qu'il conserva de 1816 à 1830. En 1822, étant l'un des deux membres titulaires de la Société Linnéenne de Paris – l'autre était le botaniste Balbis, alors directeur du Jardin botanique – il fut convoqué à la réunion préparatoire où l'on discuta de la création d'une colonie linnéenne lyonnaise qui allait devenir la Société Linnéenne de Lyon. Il s'excusa de ne pouvoir assister à la réunion, envoya un de ses ouvrages en hommage à la société naissante, mais s'abstint de prendre effectivement part à sa fondation, sans que l'on connaisse la raison de son attitude ; il était membre assidu de la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon, dont il avait assumé le secrétariat, et jugea peut-être que la nouvelle société ne pouvait rien lui apporter.

Le Jardin botanique après Gilibert et la fondation de la Société Linnéenne de Lyon

Le successeur de Gilibert à la direction du Jardin, l'abbé Dejean, conserva l'ordre établi, réussit à faire annexer au jardin un vaste terrain adjacent jusqu'alors occupé par la pépinière départementale jusqu'à son transfert à la Quarantaine. Il poursuivit avec succès l'enseignement de la botanique, mais il se retira en 1819, et ce fut un botaniste piémontais connu, Balbis, recommandé par Dejean, qui obtint la direction du Jardin. Ancien élève d'Allioni, auquel il avait succédé, Giovanni Baptista Balbis (1765-1831) (fig. 2, p. II), médecin, professeur à l'Université de Turin et directeur du Jardin botanique, adepte des idées nouvelles et très francophile, avait joué un rôle politique actif dans la fondation de la République Cisalpine. De ce fait, il fut dépossédé de sa chaire en 1814, lors du retour de la Maison de Savoie, et dut se retirer à Pavie. Balbis était connu par différents ouvrages botaniques, dont plusieurs flores classées selon le système linnéen, entre autres l'*Elenco delle piante crescenti nei contorni di Torino* (1801) et, en collaboration avec Bocca, la *Flora ticinensis* (1816-1821). Dès son arrivée à Lyon, Balbis obtint, en contrepartie de l'amputation d'une partie des terrains affectés au Jardin et de la destruction de certains bâtiments (opérations motivées par de vastes travaux d'urbanisme dans le quartier des Terreaux), l'édification d'un pavillon important servant à l'administration et aux collections, ainsi que d'une serre chaude et d'une grande orangerie qui avaient été vainement réclamées par ses prédécesseurs²¹.

21 - Lorsque le Jardin botanique fut transféré au Parc de la Tête d'Or, l'orangerie fut démontée et reconstruite dans le parc à proximité du nouveau jardin (GÉRARD, 1896, p 43).

Sous la direction de Balbis, le Jardin ainsi rénové continua d'être un actif foyer d'études scientifiques fréquenté par les amateurs lyonnais férus de botanique. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'à l'automne 1822, à l'issue d'une herborisation, germât dans l'esprit des botanistes lyonnais l'idée de se regrouper autour du directeur du Jardin pour constituer une société spécialisée dans l'histoire naturelle, rôle joué jusqu'alors occasionnellement et tant bien que mal par la Société d'agriculture. Cette société prit forme en tant que colonie de la Société Linnéenne de Paris.

Je ne décrirai pas ici ce que fut la Société Linnéenne de Paris. Le sujet a fait l'objet de quelques bons articles d'Aymonin, avant d'être magistralement traité par Pascal Duris, qui a dégagé la signification historique de cette fondation, et de celles qui l'ont accompagnées ou suivies (AYMONIN, 1974 ; AYMONIN et KÉRAUDREN-AYMONIN, 1975 ; DURIS, 1993). Je rappellerai simplement qu'en décembre 1787, peu avant la mort de Buffon, une société linnéenne fut fondée à Paris par Broussonet, Daubenton, Fourcroy, Lacépède, Lavoisier, Roland de la Platière. Quelques mois plus tard, en mars 1788, à l'initiative de Smith, qui avait réussi à acquérir les collections de Linné, une *Linnean Society* vit le jour à Londres. Celle-ci prospéra, alors que la Société Linnéenne de Paris disparut rapidement, mais l'exemple ainsi donné inspira à des naturalistes de Bordeaux, ville où Linné avait été prisé et honoré dès le XVIII^e siècle, l'idée de créer en 1818 une société placée sous son patronage. La Société Linnéenne de Bordeaux essaima dans plusieurs villes de France et d'outremer, et provoqua la résurrection du groupe parisien, en 1820, sous la présidence de Lacépède. La nouvelle Société Linnéenne de Paris, définitivement constituée en 1821, ne manqua pas de s'adjoindre, selon l'usage, de nombreux correspondants résidant dans toute la France. Fait assez exceptionnel dans les académies et sociétés savantes de l'époque, elle admettait aussi des femmes, même si c'était un peu à la manière des dames patronnesses (celle de Londres s'y refusa jusqu'en 1904). A Lyon, quatre personnes (Balbis, Mouton-Fontenille, le chevalier de Martinel, ainsi que Madame Lortet, née Richard), furent parmi les premiers membres correspondants de la Société Linnéenne de Paris.

Membre honoraire national de la Société Linnéenne de Paris, c'est tout naturellement que Balbis se trouva appelé à présider la Colonie Linnéenne de Lyon lors de sa fondation et assura le succès de la jeune compagnie. Mais, à ce que nous rapporte la tradition, le personnage clé de la fondation fut Clémence Lortet (1772-1835) (fig. 3, p. II), une ancienne élève de Gilibert ; c'est à elle que l'on attribue l'idée de réunir en une Colonie Linnéenne de Lyon les correspondants lyonnais de la Société Linnéenne de Paris.

L'on a conservé l'acte de fondation de la société : « Le 23 septembre 1822, les membres correspondants de la Société Linnéenne de Paris, résidant à Lyon, se sont réunis chez M. le Docteur Balbis, Directeur du Jardin des Plantes et Professeur de Botanique [...] M. le Président consulte l'assemblée sur cette question : les membres correspondants de la Société Linnéenne de Paris résidant à Lyon et dans le département du Rhône se réuniront-ils en Société régulièrement constituée, sous les auspices de la Société mère de la Capitale ? Cette question est résolue à l'unanimité d'une manière affirmative... »²².

Les membres fondateurs mentionnés dans ce procès-verbal sont : Balbis, Grogner, Roffavier, de Martinel, Aunier, Cap, Fauché, Dupasquier, Champagneux, Vatel, Tissier, Mme Lortet, Madiot, Dériard, Lacène et Filleux. Plusieurs de ces naturalistes n'appartenaient pas encore à la société parisienne et on demanda leur affiliation en qualité de correspondants.

22 - Archives de la Société Linnéenne de Lyon, Procès-verbaux des séances, 1822.

Une commission fut chargée de rédiger les statuts et, le 28 décembre suivant (considéré comme le jour anniversaire de la mort de Tournefort (1656-1708) dont les botanistes français honoraient la mémoire à l'égal de celle de Linné pour avoir le premier défini les genres naturels dans la classification des végétaux), la société tint solennellement sa première séance et adopta son règlement, dont l'article 1^{er} définissait son objet social : « Le but de la Société est d'accélérer les progrès de l'Histoire naturelle et principalement de la connaissance des richesses des trois règnes que renferment le Lyonnais et les provinces limitrophes. »

Comme pour les autres sociétés linnéennes françaises, le règlement prévoyait de célébrer le jour anniversaire de la naissance de Linné, le 24 mai, par une excursion scientifique, suivie d'un banquet. Les comptes rendus manuscrits que nous possédons de quelques-unes de ces excursions, effectuées dans un site assez proche de la ville, se bornent à énumérer les observations botaniques et entomologiques intéressantes réalisées à cette occasion, mais ne font pas état de discours en l'honneur de Linné ou de cérémonies particulières comme celles qui ont caractérisé les fêtes linnéennes organisées à Paris ou à Bordeaux. La société possédait un buste de Linné, grâce au don généreux que lui en avait fait un de ses membres correspondants, Mathieu Bonafous (un agronome distingué résidant à Turin), mais – si du moins on peut en juger par les rares récits d'excursion qui nous sont parvenus – on ne le promenait pas en grande pompe dans la campagne et on ne le couronnait pas de fleurs. Quant à la séance solennelle du 28 décembre, elle était marquée par des lectures de mémoires scientifiques et suivie de l'inévitable banquet (si l'on renonça parfois à organiser la séance faute de lecteurs, on ne faillit presque jamais au banquet).

Le caractère linnéen de la jeune société est attesté par les échanges entretenus de manière suivie avec d'autres sociétés linnéennes (par exemple, Julia, vice-président de la Société Linnéenne de Bordeaux, vint à Lyon assister à la séance inaugurale du 28 décembre 1822), aussi bien que par la présence de l'effigie de Linné sur les jetons frappés par la société ou encore sur les diplômes remis aux nouveaux membres. Mais les profils de naturalistes lyonnais célèbres, anciens ou modernes, ornaient également les diplômes. L'esprit linnéen se manifeste aussi par le caractère résolument encyclopédique des travaux accomplis par les fondateurs de la Société ; plusieurs d'entre eux cultivaient également la botanique et la zoologie : par exemple on voit Roffavier, qui forma un herbier très important et publia en 1835 un *Supplément à la Flore lyonnaise*, donner non seulement des plantes sèches pour les collections de la Société, mais également des échantillons minéralogiques recueillis dans ses voyages en Suisse, ou encore une collection de plus de 200 coquilles. De même, Foudras était à la fois botaniste et entomologiste, et Adolphe Dupasquier, qui fut membre de l'Académie de médecine, pratiquait la géologie et la minéralogie, mais aussi la chimie²³.

Pendant quelques années, sous la présidence de Balbis, la société connut des jours prospères. Dès 1825, on forma le projet d'éditer des ouvrages sur l'histoire naturelle

23 - Il est à noter que Dupasquier mit ses connaissances de chimie au service de l'entreprise fondée par sa mère et sa sœur, mariée à Jean-Baptiste Coignet (ANGLERAUD et PELLISSIER, 2003, p. 47-49); il sera ainsi à l'origine de la puissante entreprise développée par la famille Coignet, l'un des principaux acteurs de la grande industrie chimique établie à Lyon à partir du milieu du XIX^e siècle, avec Jean-Baptiste Guimet et François Gillet, qui appartiendront, eux aussi, à la Société Linnéenne.

du Lyonnais, en commençant par une flore lyonnaise. Cet ouvrage parut en 1827, sous la responsabilité de Balbis qui prit soin d'indiquer, dans sa préface, le caractère collectif de l'œuvre entreprise. La *Flore lyonnaise* est classée selon la méthode naturelle, celle qu'avait adoptée A. P. de Candolle dans la troisième édition de la *Flore française* de Lamarck, alors que bien des linnéens en France à cette époque continuaient d'employer, comme l'a montré Duris, le système sexuel dans leurs ouvrages. Et les herbiers de plusieurs des fondateurs de la société que nous avons pu examiner (Roffavier, Lortet, Champagneux, Foudras) ont été classés selon le même ordre. Ceci dit, des plaintes contre les difficultés de la méthode naturelle se faisaient jour chez certains vieux linnéens. C'est ainsi qu'Aunier, dans le compte rendu de la séance vespérale qui suit l'herborisation du 26 mai 1831, écrit : « Les botanistes lyonnais attaquent le collaborateur de Decandolle [il s'agit de Seringe] sur la forme des ouvrages de cet illustre botaniste. Mais ce n'est pas à ces savans que s'adressent ces plaintes, c'est à l'immensité des richesses étalées par ces conquérans. La méthode naturelle, si belle et si philosophique nous paraît, comme le choux blanc, inaccessible dans les hauteurs. [...] Linné avait égayé la route par un chemin semé de fleurs et d'amours. Pourquoi avoir détruit cette route enchantée ou pourquoi plutôt la compliquer pour des chemins sans doute bordés de riches filons mais qu'il faut exploiter à trop de frais et de constance. Linné souriait à ces assauts, il ne voyait en nous que des disciples dans la science qu'il a tant embellie, et il semblait même nous dire que, auteur d'un si ingénieux système, qu'au reste il ne nous donnait que comme une route, la fin du voyage devait être l'admission de l'oeuvre philosophique qu'il avait cherché, mais qu'il avait été donné aux Jussieu d'inventer. »²⁴

Ainsi, à partir de 1830, le linnéisme s'essouffle en France ; en 1828, la Société Linnéenne de Bordeaux n'obtint la reconnaissance du ministre de l'Intérieur qu'en renonçant à ses sections de France et des colonies et la plupart de celles-ci s'étiolèrent rapidement. Quant à la Société Linnéenne de Paris, elle disparut elle aussi à la même époque. Toutefois, un petit incident montre qu'à Lyon, même si l'on a renoncé au système sexuel en adoptant les familles naturelles de Jussieu et De Candolle, il ne convenait pas de plaisanter avec Linné : en 1835, Seringe, qui avait succédé à Balbis à la direction du Jardin botanique en 1830, présenta des observations sur les hybrides à l'occasion desquelles il formula quelques remarques critiques sur les hybrides reconnus jadis par Linné (on sait qu'il admit des hybrides tout à fait extraordinaires, et qu'il voulut même voir dans l'hybridation la source des espèces, qui se seraient ainsi formées dans la nature à partir des genres primitivement établis par le Créateur) ; le rédacteur du compte rendu les mentionna de la façon suivante : « L'auteur est loin de partager l'opinion de Linné à cet égard et il pense que les cas d'hybridité sont beaucoup plus rares dans les plantes que le naturaliste suédois ne l'avait annoncé. Il repousse plusieurs assertions erronées qu'avait avancées le père du système sexuel. » A la séance suivante, plusieurs membres s'inquiétèrent : le secrétaire avait-il « pensé à exprimer l'opinion de la Société, ou seulement celle de l'auteur du mémoire ? » L'incident fut clos par l'addition du terme « selon lui [...] qui donne à la phrase toute la clarté convenable. » La version imprimée du mémoire comporte les remarques critiques, mais elles sont introduites avec beaucoup de délicatesse : « Linné est loin d'avoir apporté, sur ce point, la précision qui le caractérise si bien dans le plus grand nombre de cas. »²⁵

24 - Procès-verbal de la séance du 27 mai 1831.

25 - Procès-verbal des séances du 15 juin et du 13 juillet 1835 ; SERINGE (1836, p. 4).

Conclusion : le linnéisme à Lyon et ses limites

Ainsi, si Lyon a bien été, comme l'a écrit Pascal Duris, « un pôle actif du linnéisme en France », et a servi, après Montpellier, de relais efficace dans la diffusion du mouvement linnéen auprès des amateurs pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, soit par l'édition, l'adaptation ou la traduction des œuvres majeures du naturalistes suédois, soit par l'enseignement donné dans le cadre des jardins botaniques créés à cette époque ainsi que des chaires d'histoire naturelle qui ont précédé le rétablissement de la Faculté des sciences en 1833, il reste qu'aucun des principaux acteurs, notamment La Tourrette et Gilibert, n'ont été des sectateurs fanatiques de Linné, et leurs élèves pas davantage. On retrouve chez les linnéens lyonnais sous la Restauration, le même souci qui avait animé leurs maîtres et prédécesseurs de concilier la tradition de Tournefort, la rigueur méthodologique linnéenne et les apports les plus récents de la science, le désir évident de maintenir un équilibre et de se tenir à l'écart de toute outrance et une volonté délibérée et quelquefois réussie de pratiquer au meilleur niveau plusieurs disciplines de l'histoire naturelle. Quelle en est la raison, et d'ailleurs, est-ce particulier à Lyon ?

La réponse à la première question n'est évidemment pas simple à donner. Je crois cependant qu'on peut apporter un certain nombre d'éléments. Si Gilibert a bien été à Montpellier l'élève de Boissier de Sauvages et de Gouan au moment où ceux-ci enflammaient leurs jeunes étudiants en faveur du linnéisme, d'autres naturalistes, sortis de la même université à la même époque, n'ont pas été, eux non plus, des adeptes inconditionnels de Linné – je pense à Gérard, par exemple. D'autre part, Claret de la Tourrette, qui avait été dans sa jeunesse élève du collège de la Trinité à Lyon, mais aussi du collège d'Harcourt à Paris, a acquis sa formation juridique à Paris, (peut-être aussi sa formation scientifique, ce qui reste à établir) et ne doit rien à Montpellier ; comme beaucoup de Lyonnais, il fut en relation avec les Jussieu, ainsi qu'en témoigne la présence dans son herbier d'un certain nombre de spécimens qu'ils lui adressèrent. En outre, dans cette ville, plaque tournante d'échanges de toute sorte avec la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, les académiciens lyonnais entretenaient des relations épistolaires avec tous les savants d'Europe et se plaisaient à leur rendre visite à l'occasion. Par exemple, La Tourrette effectua un voyage en Angleterre, un autre en Italie, ce qui lui permit de rencontrer Allioni ; il était en relation avec un grand nombre de botanistes, Linné pour commencer, et Rousseau, mais aussi Jussieu, Haller, Adanson et bien d'autres. Ses préoccupations débordaient largement le seul cadre de l'histoire naturelle descriptive, comme en témoigne les sujets de concours qu'il rédigea au nom de l'Académie, sur l'influence de l'électricité chez les êtres vivants, par exemple (concours de 1782). Quant à Gilibert, lorsqu'il se rendit en Lituanie, ce fut, comme nous l'avons vu, par l'entremise de Haller, et il fit un crochet par Paris où il étudia longuement la distribution du Jardin des plantes. Par la suite, nous rencontrons parmi les membres de la Société Linnéenne de Lyon plusieurs anciens auditeurs des cours du Jardin des plantes : ils avaient suivi, jadis ou naguère, les enseignements de Desfontaines, de Lamarck, de Daubenton ou de Haüy, et continuaient de se tenir en relation avec les savants parisiens.

Ailleurs en France ? Il me semble que la situation a sans doute été contrastée. D'abord, une remarque : même chez les linnéens de la première heure, les plus convaincus, ceux de Montpellier, la ferveur n'empêche pas les réserves. C'est ainsi que Cusson est critique envers Linné : lorsqu'il étudie les Ombellifères, il insiste sur la validité des caractères de la corolle et du fruit, en reléguant au second rang les caractères retenus par Linné, tirés

du calice, de l'involucre ainsi que de la sexualité (REDURON, 1994). L'exemple lyonnais atteste que les conditions dans lesquelles ont été diffusées les méthodes linnéennes, soit à Paris, soit en province, méritent d'être examinées en détail, cas par cas, en prenant soin d'en distinguer les divers éléments (la méthodologie, la taxinomie, le vocabulaire, le style, la nomenclature, les connaissances biologiques, etc.), tout en tenant compte du contexte local aussi bien que des aspects sociaux. A ce point de vue, au-delà de l'adhésion au système sexuel, plus ou moins bruyamment proclamée et considérée comme le garant de la foi linnéenne, ou de son rejet non moins hautement annoncé, se profile l'avancée décisive dont les naturalistes français, *nolens volens*, ont été redevables envers Linné, et qu'il revient à l'historien des sciences de mettre en lumière.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANGLERAUD B. et PELLISSIER C., 2003. - *Les dynasties lyonnaises des Morin-Pons aux Mérieux du XIX^e siècle à nos jours*. Perrin, Paris.
- ANONYME [DE VILLE ?], 1671. - *Histoire des plantes de l'Europe et des plus usitées qui viennent d'Asie, d'Afrique et d'Amérique*. 1^e éd., De Ville, Lyon, 1671 ; rééd. Duplain, Lyon, 1737, 2 vol.
- ANONYME, 1763. - *Almanach de la ville de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais pour l'année 1763*. Delaroché, Lyon.
- AYMONIN G.-G., 1974. - 'Adansonia', fêtes champêtres et Linnéens français. *Taxon*, 23 (1) : 155-162.
- AYMONIN G.-G. et KÉRAUDREN-AYMONIN M., 1975. - Les Sociétés linnéennes à Paris et en France aux XVIII^e et XIX^e siècles. *Actes du 100^e Congrès national des sociétés savantes*. Paris : 267-275.
- BANGE C., 2003. - Les botanistes français et la flore d'Europe au XIX^e siècle. In R. Deloince et G. Pajonk, *Réseaux culturels européens. Des constructions variées au fil du temps (Actes du 125^e Congrès des sociétés historiques et scientifiques, Lille, avril 2000)*. Editions du C. T. H. S., Paris, [édition électronique] : 255-276.
- BANGE C., CORSI P. et DURIS P., 2000. - Les médecins auditeurs du cours professé par Lamarck au Muséum (1795-1823). Premier bilan d'une recherche. *Histoire des sciences médicales*, 34 : 395-407.
- BOST J., 1988 - L'Ecole Vétérinaire de Lyon et ses relations avec la médecine aux XVIII^e et XIX^e siècles. *Conférences de l'Institut d'Histoire de la Médecine de Lyon, 1987-1988* : 75-91.
- BOST J. et BERGAUD O., 1985 - L'enseignement vétérinaire à la fin du XVIII^e siècle. De la tentation médicale au réalisme agricole. *Conférences de l'Institut d'histoire de la médecine de Lyon, 1984-1985* : 37-68.
- CLAP V., 1994 - Antoine Gouan. In J. A. Rioux et al., *Le Jardin des Plantes de Montpellier. Quatre siècles d'histoire*. Ed. Odyssée, Graulhet (Tarn) : 58-61.
- [CLARET DE LA TOURRETTE M. A.], 1770 - *Voyage au Mont Pilat [...] contenant des observations sur l'Histoire Naturelle de cette montagne et des lieux circonvoisins, suivies d'un Catalogue raisonné des plantes qui y croissent*. Avignon, Lyon.
- [CLARET DE LA TOURRETTE M. A.], 1785. - *Chloris lugdunensis*. Bruyset, Lyon.
- DASZKIEWICZ P., 1995. - *Polityka i przyroda. Rzecz o Jean Emmanuelu Gilibercie*. Nériton, Varsovie.
- DASZKIEWICZ P., 1999. - J. E. Gilibert's phytogeographic map of Lithuania. *Archives of Natural History*, 29 : 433-434.
- DROUIN J. M., 2000. - Rousseau lecteur de Linné. *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 7 : 39-57.
- DULIEU L., 1967. - Antoine Gouan (1733-1821). *Revue d'histoire des sciences*, 20 : 44-48.
- DULIEU L., 1969. - François Boissier de Sauvages, *Revue d'histoire des sciences*, 22 : 303-322.
- DURIS P., 1993. - *Linné et la France (1780-1850)*. Droz, Genève.
- DURIS P., 1996 - L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802). *Revue d'histoire des sciences*, 49 : 23-52.
- DUVAL H., 1910. - Le Jardin botanique des Brotteaux en 1773 d'après un document peu connu. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 35 : 195-199.
- DUVAL H., 1912. - Nouveaux documents sur Claret de la Tourrette. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [2^e série], 59 : 227-239.
- GÉRARD R., 1896. - *La botanique à Lyon avant la Révolution et l'histoire du jardin botanique municipal de cette ville*. Baillièrre, Paris ; Rey, Lyon.

- GILIBERT J. E., 1781. - *Flora lithuanica inchoata seu Enumeratio plantarum quas circa Grodnam collegit J. E. Gilbert*. Imprimerie Royale, Grodno, 1781, 3 parties : xvii-42-243.
- GILIBERT J. E., 1787. - *Démonstrations élémentaires de Botanique*. 3^e éd., Bruyset, Lyon.
- GILIBERT J. E., 1796. - *Démonstrations élémentaires de Botanique*. 4^e éd., Bruyset, Lyon.
- GILIBERT J.-E., 1798. - *Histoire des plantes d'Europe ou Elémens de Botanique pratique, ouvrage dans lequel on donne le signalement précis, suivant la méthode et les principes de Linné, des Plantes indigènes, des étrangères les plus utiles, et une suite d'Observations modernes*. Amable Leroy, Lyon, An VI de la République Française (1798), 2 vol.
- GILIBERT J. E., 1809. - *Calendrier de Flore*. Amable Leroy, Lyon.
- HOURS H., 1957. - *La lutte contre les épizooties et l'Ecole Vétérinaire de Lyon*. P. U. F., Paris.
- JACQUET P., 1996. - *Les botanistes lyonnais du XVI^e siècle*. Société Linnéenne, Lyon.
- JACQUET P., 1999. - Un botaniste lyonnais méconnu du dix-huitième siècle : Marc-Antoine Claret de la Tourrette (1729-1793). *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 68 : 77-84.
- KOTTEK S., 1991. - « Citizens ! Do you want children's doctors ? » An early vindication of paediatrics specialists. *Medical History*, 35 : 103-116.
- MAGNIN A., 1885. - *Claret de la Tourrette. Sa vie, ses travaux, ses recherches sur les Lichens du Lyonnais d'après ses ouvrages et les notes inédites de son herbier*. J.-B. Baillière, Paris ; H. Georg, Lyon.
- MAGNIN A., 1889. - Note sur l'histoire des plantes d'Europe connue sous le nom de Petit Bauhin. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 16 : 191-202.
- MAGNIN A., 1890. - Notices sur G. Nicodemi et G. Dejean, anciens directeurs du Jardin botanique. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 17 : 1-25.
- MAGNIN A., 1892. - Additions à la biographie de G. Nicodemi, ancien directeur du Jardin botanique de Lyon. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 19 : 109-112.
- MAGNIN A., 1906. - *Prodrome d'une histoire des botanistes lyonnais*. Association Typographique, Lyon.
- [MOUTON-FONTENILLE], 1809. - *Linné François ou Tableau du règne végétal d'après les principes et le texte de cet illustre naturaliste*. Auguste Seguin, Montpellier, 5 volumes.
- MOUTON-FONTENILLE, 1806. - De la gravure sur bois et de la gravure sur cuivre, comparées ensemble dans les services qu'elles rendent à la botanique», *Compte rendu des travaux de la Société Royale d'Agriculture [...] de Lyon* : 40-42.
- POIDEBARD W., 1900. - *Correspondance littéraire et anecdotique entre Monsieur de Saint-Fonds et le Président Dugas, membres de l'Académie de Lyon*. M. Paquet, Lyon, 2 vol.
- REDURON J. P., 1994. - Pierre Cusson. In J. A. Rioux et al., *Le Jardin des Plantes de Montpellier. Quatre siècles d'histoire*. Ed. Odyssee, Graulhet (Tarn) : 49-50.
- ROUSSET J., 1962. - J. E. Gilbert, Docteur de Montpellier, homme politique à Lyon pendant la Révolution. *Hippocrates Monspelienis*, 5 (n° 17) : 11-28.
- ROUX C., 1913. - Histoire comparée et résumée des Ecoles centrales du Rhône et de la Loire et de leurs jardins botaniques. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon* [2^e série], 60 : 161-190.
- ROZIER et CLARET DE LA TOURRETTE, 1766. - *Démonstrations élémentaires de Botanique à l'usage de l'Ecole Royale Vétérinaire*. Bruyset, Lyon, 2 vol.
- SAINT-LAGER J.-B., 1885. - *Histoire des Herbiers*. J.B. Baillière et fils, Paris.
- SARGNON L., 1883. - Un livre peu connu d'un botaniste lyonnais du XVII^e siècle. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 11 : 55-61.
- SCHNAPPER A., 1988. - *Le géant, la tulipe et la licorne. Collections et collectionneurs dans la France du XVI^e siècle*. Flammarion, Paris.
- SERINGE N. C., 1836. - De l'hybridité dans les plantes et les animaux. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [1^e série], 1 (9 p.).
- SŁAWIŃSKI W., 1925. - *Dr Jan Emmanuel Gilbert, Profesor i założyciel ogrodu Botanicznego w Wilnie. Przyczynek bio-bibliograficzny do historii Uniwersytetu Wileńskiego*. Wilno.
- SPON J., 1673. - *Recherches des Antiquités et curiosités de la ville de Lyon*. J. Faetoni, Lyon.
- WILLIAMS R. L., 1988. - Gérard and Jaume : two neglected figures in the history of Jussiean classification. *Taxon*, 37 : 2-34 ; 233-271.





Fig. 2 - Jean-Baptiste Balbis. Dessin d'Auguste Flandrin, lithographie par H. Brunet, d'après le portrait d'Anthelme Trimollet. Originaire du Piémont et botaniste réputé de l'Université de Turin, J.B. Balbis (1765-1831) se vit offrir la chaire municipale de botanique et la direction du Jardin botanique de Lyon en 1819 et devint le premier président de la Société linnéenne de Lyon en 1822.

BALBIS (JEAN-BAPTISTE)

Né à Moretta (Piémont), le 15 Novembre 1765,
Mort à Turin le 13 Février 1831.

Botaniste

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE
AVEC M^{me} CLÉMENTE LORTET.
PRÉSIDENT DE 1822 A 1828 INCLUS

A résidé à Lyon, comme directeur du Jardin des Plantes,
De Juin 1819 à Juin 1830.



Fig. 3 – Clémence Lortet, née Richard, lithographie de E. Roy d'après un dessin de Viétry. Personnage clé de la fondation de la Société, C. Lortet (1772-1835) était une ancienne élève de Gilibert, créateur du Jardin botanique de Lyon. C'est à elle que l'on attribue l'idée de réunir en une « Colonie Linnéenne de Lyon », à l'automne 1822, les correspondants lyonnais de la Société Linnéenne de Paris ; au bout de quelques semaines, la Colonie devint indépendante et prit le nom de Société linnéenne de Lyon.